Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Arthur Conan Doyle

LE DIADÈME DE BÉRYLS

Les aventures de Sherlock Holmes

(mai 1892)



Table des matières

Le diadème de béryls

– Holmes, dis-je un matin que, debout dans notre bow-window, je regardais en bas dans la rue. Voici un fou qui passe. C'est pitoyable, quand on y songe, que sa famille le laisse déambuler seul ainsi.

Mon ami quitta nonchalamment son fauteuil et, les mains enfoncées dans les poches de sa robe de chambre, s'approcha pour regarder par-dessus mon épaule.

On était au mois de février, il faisait un temps clair et froid, et la neige, tombée en abondance la veille, recouvrait encore le sol d'une couche ouatée qui scintillait sous le soleil d'hiver. Au milieu de la chaussée, elle avait été réduite à l'état de boue brunâtre par le passage des voitures, mais, sur les côtés et sur les tas où on l'avait rejetée au bord des trottoirs, elle était demeurée aussi blanche que si elle était toute récente. Le bitume avait été nettoyé et gratté, mais la surface n'en demeurait pas moins glissante, de sorte que les passants étaient plus rares que de coutume, à tel point même qu'il ne venait absolument personne du côté de la station du chemin de fer métropolitain, à part cet homme dont les manières excentriques avaient attiré mon attention.

Il pouvait avoir une cinquantaine d'années. Il était grand, fort et d'aspect imposant avec une grosse figure aux traits accusés et à l'expression autoritaire. Vêtu avec une sévérité qui n'excluait pas l'élégance, il portait une redingote noire, un chapeau de soie aux reflets étincelants, des guêtres brunes impeccables et un pantalon gris perle d'une coupe parfaite. Cependant son allure contrastait singulièrement avec la dignité de sa physionomie et de sa mise, car il courait très vite, en faisant par moments de petits bonds, comme quelqu'un qui n'est pas habitué à un pareil effort. Et, tout en courant, il levait et abaissait les mains avec des gestes saccadés, secouait sa tête en tous sens et se contorsionnait le visage d'une façon extraordinaire.

– Que diable peut-il bien avoir ? murmurai-je. Il a l’air de regarder les numéros des maisons.

– Je crois que c’est ici qu’il vient, dit Holmes en se frottant les mains.

– Ici ?

– Oui, j’ai idée qu’il vient me consulter. Il y a des symptômes sur lesquels on ne se trompe pas. Tenez ! Que vous disais-je ?

De fait, l’homme, tout en soufflant comme un phoque, se précipita au même moment vers notre porte et se mit à carillonner de telle façon que tous les échos de la maison furent réveillés.

Quelques instants après, il faisait irruption dans la pièce où nous étions, toujours soufflant, toujours gesticulant, mais avec une telle expression de souffrance et de désespoir que nos sourires firent aussitôt place à la stupéfaction et à la pitié. Pendant un bon moment, il demeura incapable d’articuler un seul mot, se balançant de droite et de gauche et s’arrachant les cheveux comme un homme qui a complètement perdu la tête. Puis, se remettant d’un bond sur pied, il se cogna le front contre le mur avec une telle force que nous nous élançâmes vers lui pour le retenir et le ramener vers le centre de la pièce.

Sherlock Holmes le poussa dans un fauteuil et, s’asseyant à côté de lui, se mit à lui tapoter les mains et à lui parler de ce ton affable et apaisant dont il savait si bien se servir.

– Vous êtes venu me trouver pour me conter votre histoire, n’est-ce pas ? lui dit-il. Mais, en ce moment, vous êtes fatigué d’avoir trop couru. Alors, prenez votre temps, reposez-vous un peu ; vous m’expliquerez ensuite de quoi il s’agit et, si je puis vous sortir d’embarras, comptez sur moi.

L'homme continua de haleter pendant une ou deux minutes encore, cherchant visiblement à maîtriser la violente émotion à laquelle il était en proie. Puis il s'essuya le front avec son mouchoir, serra les lèvres et se tourna vers nous.

– Vous me prenez sans doute pour un fou, n'est-ce pas ? dit-il.

– Je pense plutôt qu'il a dû vous arriver un grand malheur, répliqua Holmes.

– Ah ! vous pouvez le dire !... Un malheur si soudain et si terrible qu'il y a de quoi en perdre la raison. Le déshonneur, je l'aurais subi s'il l'avait fallu, bien que j'aie toujours marché jusqu'ici la tête haute. Un chagrin intime, je m'y serais également résigné ; n'en avons-nous pas tous notre part ici-bas ? Mais les deux réunis et sous une forme aussi effroyable, c'est trop ! Le courage me manque. Et puis, il n'y a pas que moi en cause. Si l'on ne trouve pas moyen de remédier à cette horrible affaire, les plus hauts personnages d'Angleterre eux-mêmes auront à en pâtir.

– Je vous en prie, monsieur, remettez-vous, reprit Holmes, et expliquez-moi clairement qui vous êtes et ce qui vous est arrivé.

– Mon nom ne vous est probablement pas inconnu, reprit notre visiteur. Je suis Alexander Holder, de la Banque Holder et Stevenson, dans Threadneedle Street.

Ce nom nous était, en effet, très familier, puisque c'était celui du principal associé de l'une des plus importantes banques privées de la Cité de Londres. Que s'était-il donc passé pour que l'un des premiers citoyens de Londres se trouvât en aussi mauvaise passe ? Nous attendions, tout palpitants de curiosité. Enfin, faisant un nouvel effort, notre visiteur parvint à se reprendre suffisamment pour être en état de commencer son récit.

– Je me rends compte qu'il n'y a pas de temps à perdre, nous dit-il, et je suis tout de suite parti à votre recherche lorsque l'inspecteur de police m'a conseillé de solliciter votre concours. Je suis venu à Baker Street par le chemin de fer souterrain, et j'ai fait le reste du chemin au pas de course, car les cabs ne vont pas vite par ce temps de neige. Voilà pourquoi vous m'avez vu arriver si essoufflé, car je n'ai pas l'habitude de prendre beaucoup d'exercice. Mais je commence à me sentir mieux à présent, et je vais m'efforcer de vous exposer les faits aussi brièvement et en même temps aussi clairement que possible.

« Vous n'ignorez certainement pas que l'une des premières conditions de réussite pour un établissement de crédit est de trouver des placements rémunérateurs pour les fonds dont il dispose et de chercher à augmenter le plus possible ses relations et le nombre de ses déposants. L'un des placements les plus lucratifs réside dans les prêts d'argent contre garanties absolument sûres. Nous avons effectué beaucoup d'opérations de cet ordre au cours de ces dernières années, et nombreuses sont les familles appartenant à l'aristocratie auxquelles nous avons avancé de grosses sommes contre les garanties offertes par leurs galeries de tableaux, leurs bibliothèques ou leur orfèvrerie.

« Hier matin, alors que j'étais dans mon bureau à la banque, un de nos employés me remit une carte de visite. Je bondis en lisant le nom, car c'était celui… Mais peut-être vaut-il mieux que je ne vous le répète pas, même à vous, et je me contenterai de vous dire que c'était un nom universellement connu, un des noms les plus illustres d'Angleterre. J'en fus tellement interloqué que, lorsque mon visiteur se présenta, je trouvai à peine les mots qu'il fallait pour lui exprimer à quel point j'étais flatté d'un tel honneur ; mais il m'interrompit tout de suite pour m'exposer immédiatement le but de sa démarche avec l'empressement que l'on met à se débarrasser d'une tâche désagréable.

« – Monsieur Holder, commença-t-il, j'ai entendu dire que vous consentiez des avances d'argent.

« – Notre maison les consent lorsque les garanties sont bonnes, répondis-je.

– J'ai besoin de cinquante mille livres, reprit-il, et il me les faut séance tenante. Naturellement je pourrais m'adresser à n'importe lequel de mes amis, qui me prêterait cette somme dix fois pour une, mais je préfère m'adresser à une banque et traiter l'affaire moi-même. Quand on occupe une situation comme la mienne, il va de soi que l'on ne tient pas à avoir d'obligations envers personne.

« – Et pour combien de temps désireriez-vous faire cet emprunt ? m'informai-je.

– J'ai une très forte somme à toucher lundi prochain, et, à ce moment, je serai très certainement en mesure de vous rembourser ce que vous jugerez bon de me demander. Mais ce qui est absolument indispensable, c'est que je dispose tout de suite de la somme que je vous ai indiquée.

« – Je me ferais un plaisir de la prélever immédiatement sur mes fonds personnels pour ne pas vous faire attendre, répondis-je, mais cette somme dépasse de beaucoup mes disponibilités. D'autre part, si je vous consens cette avance au nom de notre établissement, je me verrai dans l'obligation, par égard pour mon associé, de prendre, même vis-à-vis de vous, toutes les garanties d'usage.

« – Je préfère de beaucoup qu'il en soit ainsi, dit-il en mettant sur ses genoux un grand écrin carré en maroquin noir qu'il avait déposé à côté de sa chaise en entrant. Vous avez sans nul doute entendu parler du diadème de béryls ?

« – L'un des plus précieux joyaux de la Couronne ? hasardai-je.

« – Précisément.

« Il ouvrit l'écrin, et je vis apparaître, étalé sur un fond de velours fin couleur chair, l'incomparable joyau dont il venait de me parler.

« – Il y a trente-neuf énormes béryls, poursuivit-il, et le prix de la monture en or est incalculable. En l'estimant au plus juste, ce diadème représente le double de la somme que je vous demande, et je suis prêt à vous le laisser entre les mains à titre de garantie.

« Je restai un moment hésitant, regardant alternativement mon illustre visiteur et le précieux écrin qu'il m'avait mis entre les mains.

« – Vous doutez de sa valeur ? questionna-t-il.

« – Pas le moins du monde. Je me demandais seulement…

« – Si j'avais le droit d'en disposer ainsi ? Rassurez-vous, jamais je n'aurais songé un seul instant à le faire si je n'avais eu la certitude absolue de pouvoir vous le reprendre dans quatre jours. Si je vous le laisse momentanément ainsi, c'est uniquement pour la forme. Trouvez-vous que ce soit un gage suffisant ?

« – Amplement suffisant.

« – Rappelez-vous, monsieur Holder, que je vous donne là une très grande preuve de confiance, basée exclusivement sur l'éloge que l'on m'a fait de vous. Je vous recommande non seulement d'être discret afin que cette histoire ne parvienne aux oreilles de personne, mais encore et surtout de veiller avec le plus grand soin sur ce diadème, car il va sans dire que cela provoquerait un gros scandale s'il était endommagé d'une façon quelconque. Le plus léger accident serait presque aussi grave que sa perte totale, car, comme il n'existe pas au monde de béryls comparables à ceux-ci, il serait impossible de les remplacer. Mais

j’ai entière confiance en vous, et je viendrai vous le réclamer moi-même lundi matin.

« Voyant que mon client avait hâte de s’en aller, je ne lui demandai pas d’autres explications, et, appelant mon caissier, je lui donnai ordre de verser cinquante mille livres. Mais, une fois seul, avec le précieux écrin sur la table devant moi, je ne pus me défendre d’une certaine angoisse en réfléchissant à l’énorme responsabilité que je venais d’assumer. Il était bien évident que, ce joyau faisant partie des biens nationaux, un épouvantable scandale se produirait s’il lui arrivait malheur. Je regrettais déjà sincèrement d’avoir consenti à m’en charger. Mais, comme il était désormais trop tard pour me raviser, je me contentai de l’enfermer dans mon coffre-fort particulier et me remis au travail.

« Quand vint le soir, je me dis qu’il serait imprudent de laisser derrière moi dans mon bureau un objet aussi précieux. Nombre de banquiers ont été cambriolés déjà, et ce qui était arrivé à d’autres pouvait tout aussi bien m’arriver à moi. Dans quelle situation terrible ne me trouverais-je pas en pareil cas ? Je décidai donc que, pendant ces quelques jours, j’emporterais toujours l’écrin à l’aller et au retour afin de ne pas le perdre de vue un instant, et, dès ce soir-là, je pris un cab afin de le ramener chez moi, à Streatham. Ce n’est qu’après avoir enfermé l’écrin à clé, au premier étage, dans le bureau de mon cabinet de toilette, que je commençai à respirer plus librement.

« Et maintenant, un mot sur ma maison, monsieur Holmes, car je tiens à ce que vous vous fassiez une idée très nette de la situation. Mon garçon d’écurie et mon groom couchent au-dehors et sont, par conséquent, hors de cause. J’ai trois servantes qui sont chez moi depuis des années et dont l’honnêteté est au-dessus de tout soupçon. Une autre, Lucy Parr, la seconde femme de chambre, n’est à mon service que depuis quelques mois. Mais elle s’est présentée avec des certificats excellents et m’a donné jusqu’ici entière satisfaction. C’est une fort jolie fille, qui a beaucoup d’admirateurs, et l’on en voit assez souvent, aux alentours, qui la guettent sur son passage. C’est la seule chose

qu'on puisse lui reprocher, mais nous n'en sommes pas moins convaincus qu'elle est très sérieuse.

« Voilà pour les domestiques. Quant à ma famille, elle est si peu nombreuse qu'il ne me faudra pas longtemps pour vous la décrire. Je suis veuf et n'ai qu'un seul fils, Arthur, qui ne m'a apporté que des désillusions, monsieur Holmes, les plus pénibles désillusions. Mais c'est peut-être un peu ma faute. On m'a toujours dit que je le gâtais trop, et c'est fort possible. Quand j'ai eu le malheur de perdre ma femme, qui m'était si chère, j'ai naturellement reporté sur lui toute mon affection. Je ne pouvais supporter de le voir soucieux un seul instant, et je ne lui ai jamais rien refusé. Peut-être aurait-il mieux valu, pour lui comme pour moi, que je fusse plus sévère, mais je croyais bien faire en agissant ainsi.

« Comme tous les pères, je n'avais qu'un désir : celui de lui voir prendre la suite de mes affaires ; malheureusement, il n'avait aucun goût pour cela. Il était trop capricieux, trop fantasque, et, pour dire la vérité, je n'aurais pas osé lui confier les sommes importantes journellement déposées à la banque. Tout jeune encore, il était devenu membre d'un cercle aristocratique où, grâce à ses charmantes manières, il ne tarda pas à devenir l'ami intime de beaucoup de gens très riches et habitués à jeter l'argent par les fenêtres. Entraîné par leur mauvais exemple, il essuya de si lourdes pertes au jeu et aux courses qu'il en fut maintes fois réduit à venir me supplier de lui faire des avances sur l'argent de poche que je lui accordais, afin d'acquitter ses dettes d'honneur. Il essaya bien, à plusieurs reprises, il est vrai, de fuir la pernicieuse compagnie dans laquelle il s'était fourvoyé, mais son ami, sir George Burnwell, avait un tel ascendant sur lui qu'il y revenait toujours.

« Et vraiment, je ne suis pas surpris qu'un homme tel que sir George Burnwell ait exercé une si profonde influence sur lui, car il l'a fréquemment amené chez moi, et j'avoue que je le trouvais moi-même excessivement sympathique. Il est plus âgé qu'Arthur et possède infiniment d'expérience ; c'est un homme qui a été

partout, qui a tout vu et qui possède en outre les avantages d'être un brillant causeur et un très beau garçon. Malgré cela, quand je pense à lui de sang-froid, quand je ne subis plus le charme captivant de sa présence, j'ai la conviction que ses propos cyniques et l'expression que j'ai parfois surprise dans ses yeux le désignent comme un homme dont il faut beaucoup se méfier. C'est mon opinion, et celle également de ma petite Mary, qui possède une clairvoyance féminine très développée.

« Il ne me reste plus désormais que son portrait à elle à vous faire. Ce n'est que ma nièce, mais il y a cinq ans, lorsque, par suite de la mort de mon frère, elle se trouva subitement seule et sans appui, je l'adoptai et j'ai toujours veillé sur elle depuis comme si elle était ma fille. C'est mon rayon de soleil ; elle est aussi douce et aussi affectueuse que jolie ; c'est une excellente ménagère, une maîtresse de maison incomparable, ce qui ne l'empêche pas d'être aussi charmante, aussi tranquille et aussi charitable qu'une femme peut l'être. Elle est devenue mon bras droit, et je ne pourrais plus me passer d'elle. Il n'y a qu'une seule chose pour laquelle elle m'a résisté. A deux reprises, mon fils, qui est très épris d'elle, lui a demandé sa main, et, les deux fois, elle la lui a refusée. Je crois que, si quelqu'un avait dû le ramener dans le droit chemin, c'est bien elle, et ce mariage aurait pu faire de lui un autre homme ; mais désormais, hélas ! il est trop tard… il n'y faut plus songer !

« Maintenant que vous connaissez tous ceux qui habitent sous mon toit, monsieur Holmes, je vais reprendre la suite de ma lamentable histoire.

« Ce soir-là, pendant que nous prenions le café au salon, après le dîner, je contai à Arthur et à Mary ce qui m'était arrivé et leur décrivis le précieux trésor que j'avais rapporté en m'abstenant seulement de leur dire le nom de mon client. Je suis certain que Lucy Parr, qui nous avait servi le café, s'était retirée à ce moment-là, mais je ne pourrais jurer qu'elle avait refermé la porte en s'en allant. Mary et Arthur, qui m'avaient écouté avec

beaucoup d'intérêt, demandèrent à voir le fameux diadème, mais je jugeai préférable de n'y point toucher.

« – Où l'avez-vous mis ? me demanda Arthur.

« – Dans mon bureau.

« – Eh bien ! espérons que la maison ne sera pas cambriolée cette nuit, répliqua-t-il.

« – Mon bureau est fermé à clé, repris-je.

« – Bah ! n'importe quelle vieille clé suffirait à l'ouvrir. Je me rappelle fort bien, étant gamin, l'avoir ouvert avec celle de l'armoire du cabinet de débarras.

« Comme il avait l'habitude de dire toutes les bêtises qui lui passaient par la tête, je n'attachai aucune importance à cette réflexion. Pourtant, il me rejoignit, ce soir-là, dans ma chambre avec une mine très grave.

« – Écoutez, père, me dit-il en baissant les yeux, pourriez-vous me donner deux cents livres ?

« – Non, ripostai-je d'un ton sec. Je n'ai été que trop généreux avec vous jusqu'ici.

« – Vous avez été très bon, je le reconnais, me dit-il ; mais il me faut absolument cet argent, sinon je ne pourrai jamais plus me montrer au cercle.

« – Eh bien ! j'en serai fort aise ! m'écriai-je.

« – Peut-être, mais vous ne voudriez tout de même pas me le voir quitter déshonoré. Pour moi, je ne pourrais supporter une

telle honte. Il me faut cet argent coûte que coûte, et, si vous me le refusez, je m'y prendrai d'une autre façon.

« J'étais furieux, car c'était la troisième fois dans le mois qu'il me réclamait ainsi de l'argent.

« – Vous n'aurez pas un sou de moi, m'écriai-je, exaspéré.

« Alors il s'inclina et sortit sans un mot.

« Lorsqu'il fut parti, j'ouvris mon bureau et, m'étant assuré que mon trésor était en sûreté, le remis soigneusement sous clé ; puis, je me mis à faire le tour de la maison afin de m'assurer si tout était bien fermé, tâche que je confiais habituellement à Mary, mais que je crus bon d'accomplir moi-même ce jour-là. Lorsque je redescendis l'escalier, Mary elle-même était à l'une des fenêtres du vestibule et, en me voyant approcher, la ferma et en assujettit le loquet.

« – Dites-moi, papa, me demanda-t-elle d'un air un peu troublé, me sembla-t-il, avez-vous donné à Lucy la permission de sortir ce soir ?

« – Certainement non.

« – Eh bien ! je viens de la voir rentrer par la porte de derrière. Elle n'était sans doute allée que jusqu'à la petite grille pour voir quelqu'un, mais je n'approuve quand même pas cela, et il faudra y mettre bon ordre.

« – Faites-lui-en l'observation demain matin, à moins que vous ne préfériez que je m'en charge. Vous êtes certaine que c'est bien fermé partout ?

« – Absolument certaine, papa.

« Je l'embrassai, regagnai ma chambre et m'endormis peu après.

« Je m'efforce, monsieur Holmes, de vous rapporter tout ce qui peut avoir quelque rapport avec l'affaire dont je vous parle. Néanmoins, s'il y a quelque chose qui ne vous semble pas clair, vous n'avez qu'à me poser des questions.

– Au contraire, je trouve que vous êtes parfaitement explicite.

– Je suis maintenant arrivé à un point de mon récit où je désirerais l'être davantage. Même en temps ordinaire, j'ai toujours le sommeil peu profond, mais cette nuit-là, en raison sans doute des inquiétudes auxquelles j'étais en proie, je dormais encore plus légèrement que jamais. Vers deux heures du matin, je fus réveillé par un bruit provenant de l'intérieur de la maison. Ce bruit avait cessé avant que je fusse complètement réveillé, mais j'avais gardé l'impression que c'était une fenêtre qui venait de se refermer doucement. J'écoutai de toutes mes oreilles. Tout à coup, à ma profonde horreur, j'entendis très distinctement des pas étouffés dans la pièce à côté. Tout palpitant d'angoisse, je me glissai hors de mon lit et guettai par la porte entrouverte ce qui se passait dans mon cabinet de toilette.

« – Arthur ! criai-je. Misérable ! Voleur ! Comment osez-vous toucher à ce diadème ?

« Le gaz était à demi baissé, tel que je l'avais laissé en me couchant, et mon malheureux fils, simplement vêtu de sa chemise et de son pantalon, était debout près de la lumière, tenant le diadème entre ses mains. Il semblait employer toutes ses forces à le tordre ou à le briser. Au cri que je poussai, il lâcha le joyau et devint pâle comme un mort. Je saisis le diadème et l'examinai. Il manquait une des extrémités ainsi que trois des béryls.

« – Misérable ! répétai-je, fou de rage. Vous l'avez brisé ! Vous m'avez déshonoré pour toujours ! Où sont les pierres que vous avez volées ?

« – Volées ! se récria-t-il.

« – Oui, volées ! hurlai-je en le secouant par l'épaule.

« – Il n'en manque aucune. Il ne peut en manquer aucune, me répondit-il.

« – Il en manque trois. Et vous savez où elles sont. Seriez-vous donc aussi menteur que voleur, par hasard ? Je vous ai vu, de mes yeux vu, essayer d'en arracher encore une autre.

« – Assez d'insultes, protesta-t-il, je n'en supporterai pas davantage. Puisque c'est ainsi que vous me traitez, n'attendez pas un mot de plus de moi. Je m'en irai de chez vous aujourd'hui même, et, à l'avenir, je me débrouillerai seul.

« – Si vous vous en allez de chez moi, ce sera aux mains de la police ! m'exclamai-je au comble de la fureur. J'entends que cette affaire soit éclaircie complètement.

« – Ne comptez pas sur moi pour vous fournir aucune explication, me riposta-t-il avec un emportement dont je ne l'aurais pas cru capable. Si vous appelez la police, vous pourrez vous adresser à elle pour découvrir ce que vous voulez savoir.

« Le bruit de notre discussion avait réveillé tout le monde. Mary fut la première à faire irruption dans ma chambre et, en voyant le diadème et l'attitude d'Arthur, elle devina aussitôt ce qui s'était passé. Un cri s'échappa de sa gorge, et elle tomba inanimée sur le parquet. J'envoyai la femme de chambre chercher la police et demandai qu'on procédât à une enquête. Lorsque l'inspecteur, accompagné d'un constable, pénétra dans la maison, Arthur, qui, l'air sombre et les bras croisés, était demeuré

immobile à la même place, me demanda si j'avais l'intention de déposer une plainte contre lui. Je lui répondis qu'il ne pouvait plus être question de liquider cette affaire entre nous et que, comme le diadème brisé faisait parti des biens nationaux, j'étais fermement décidé à laisser en tout et pour tout la justice suivre son cours.

« – Vous n'allez du moins pas, dit-il, me faire arrêter tout de suite. Il y aurait tout intérêt, et pour vous, et pour moi, à ce que l'on m'autorisât à sortir cinq minutes.

« – Afin de vous donner le temps de fuir ou de cacher ce que vous avez volé, m'écriai-je.

« Puis, envisageant dans toute son horreur la situation dans laquelle j'allais me trouver placé, je le suppliai de se souvenir que mon honneur personnel n'était pas seul en cause, mais encore celui de quelqu'un bien plus haut placé que moi, et qu'enfin cette histoire risquait de faire éclater un scandale qui révolutionnerait tout le pays. En m'avouant ce qu'il avait fait des trois pierres manquantes, il pourrait, au contraire, éviter tout cela.

« – Pourquoi ne pas dire franchement la vérité ? insistai-je. Vous avez été pris sur le fait, et que vous avouiez ou non, vous n'en serez pas moins coupable. Efforcez-vous plutôt de réparer votre faute dans la mesure du possible en m'expliquant où se trouvent les béryls, et je vous promets de tout pardonner.

« – Gardez votre pardon pour ceux qui l'implorent, me répliqua-t-il en se détournant avec un rire sarcastique.

« Je compris qu'il était trop buté pour se laisser ébranler par quoi que ce soit de ce que je pourrais lui dire. Dans ces conditions, il ne me restait plus qu'un seul parti à prendre. J'appelai l'inspecteur et déposai une plainte contre mon fils. On l'arrêta immédiatement, on le fouilla, on perquisitionna dans sa chambre et dans toute la maison ; mais il fut impossible de

retrouver les pierres nulle part, et ni prières, ni menaces ne purent décider mon misérable fils à parler. On l'a incarcéré ce matin, et, après avoir rempli toutes les formalités exigées par la police, je suis immédiatement accouru vous voir, comptant sur votre habileté si vantée pour débrouiller cette énigme. La police déclare n'y rien comprendre. Si vous voulez bien entreprendre une enquête à votre tour, je vous donne carte blanche pour les frais qui en pourront résulter. J'ai déjà d'ailleurs offert une récompense de mille livres afin d'encourager les recherches. Mon Dieu, que vais-je devenir ! En une seule nuit, j'ai perdu mon honneur, mon fils et le trésor que l'on m'avait confié. Je vais sûrement en tomber tout à fait fou !

Il se prit la tête à deux mains et se mit à se balancer de droite et de gauche, en geignant doucement comme un enfant accablé de chagrin.

Sherlock Holmes, les sourcils froncés, les yeux fixés sur le feu, resta un long moment silencieux.

– Recevez-vous beaucoup ? demanda-t-il enfin.

– Personne, sauf mon associé et sa famille, et parfois un ami d'Arthur. Sir George Burnwell est venu plusieurs fois ces temps derniers. C'est tout, je crois.

– Allez-vous beaucoup dans le monde ?

– Arthur, oui. Mais Mary et moi restons toujours à la maison, car nous n'aimons guère à sortir, ni l'un, ni l'autre.

– C'est rare chez une jeune fille.

– Elle est d'un naturel plutôt calme. Et puis, elle est moins jeune que vous ne semblez le croire. Elle a vingt-quatre ans.

– D’après ce que vous me dites, cette affaire l’a fort bouleversée aussi.

– Terriblement ! Elle en paraît même encore plus affectée que moi.

– Vous êtes aussi convaincus l’un que l’autre de la culpabilité de votre fils ?

– Comment ne le serions-nous pas, alors que je l’ai vu, de mes yeux vu, avec le diadème dans les mains ?

– Je n’estime pas que ce soit là une preuve absolument irréfutable. Le reste du diadème était-il endommagé ?

– Oui, il était tordu.

– Ne pensez-vous pas, en ce cas, qu’il ait plutôt été en train de chercher à le redresser ?

– Je vous remercie d’essayer d’atténuer ainsi sa part de responsabilité et la mienne. Mais vous n’y parviendrez pas. D’abord, quelle raison avait-il d’être là ? Et, s’il était animé de si bonnes intentions, pourquoi ne l’a-t-il pas dit tout de suite ?

– En effet, mais, par contre, s’il était coupable, pourquoi n’a-t-il pas tenté de se disculper par un mensonge ? A mon avis, son silence peut être interprété aussi bien dans un sens que dans l’autre. Il y a plusieurs particularités singulières dans cette affaire. Que pense la police du bruit qui vous a réveillé ?

– Elle présume que ce devrait être celui que fit Arthur en refermant la porte.

– Allons donc ! Est-ce qu'un homme qui vient pour voler fait claquer les portes au risque de réveiller toute la maison ? Et la disparition des pierres, comment l'explique-t-on ?

– On continue à sonder les parquets et à tout mettre sens dessus dessous dans l'espoir de les retrouver.

– A-t-on pensé à regarder en dehors de la maison ?

– Oh, oui ! Et avec quel zèle ! On a déjà retourné tout le jardin.

– Voyons, cher monsieur, reprit Holmes, ne comprenez-vous donc pas que cette affaire est beaucoup plus abstruse que la police et vous n'étiez, à première vue, tentés de le croire ? Le cas vous a paru, à vous, fort simple ; à moi, il me semble fort complexe. Réfléchissez un peu à ce qu'implique votre hypothèse. D'après vous, votre fils se relève la nuit, s'en va, non sans courir les plus grands risques, jusqu'à votre cabinet de toilette, ouvre votre bureau, en retire le diadème, en brise un morceau rien qu'avec ses mains, s'en va cacher trois des trente-neuf pierres avec tant d'habileté que personne ne pourra ensuite les retrouver, puis rapporte les trente-six autres dans ce même cabinet de toilette où il est si fortement exposé à être découvert. Alors, franchement, cela vous paraît vraisemblable ?

– Mais quelle autre hypothèse voulez-vous envisager ! s'écria le banquier avec un geste désespéré. Si ses intentions n'avaient pas été malhonnêtes, est-ce qu'il ne s'expliquerait pas ?

– C'est à nous de le découvrir, répondit Holmes. Aussi, monsieur Holder, si vous le voulez bien, nous allons maintenant nous rendre ensemble à Streham, où nous nous emploierons pendant une heure à vérifier minutieusement certains détails.

Mon compagnon mit beaucoup d'insistance à m'entraîner avec eux dans l'expédition qu'ils allaient entreprendre, ce que

j'acceptai d'ailleurs avec empressement, car j'avais été à la fois très ému et très intrigué par le récit que nous venions d'entendre. J'avoue qu'en ce qui me concerne la culpabilité du fils du banquier me paraissait aussi évidente qu'elle l'était pour son malheureux père ; néanmoins j'avais une telle foi dans les jugements de Sherlock Holmes qu'il me semblait que l'on pouvait conserver encore quelque espoir tant qu'il se refuserait à accepter la théorie jusqu'à présent admise.

Il n'ouvrit pour ainsi dire pas la bouche durant tout le trajet qu'il nous fallut parcourir pour gagner la banlieue sud et resta continuellement absorbé dans ses méditations, le menton incliné sur la poitrine et le chapeau rabattu sur les yeux. Notre client semblait avoir repris un peu de couleur en écoutant raisonner mon ami, et il alla même jusqu'à engager avec moi une conversation à bâtons rompus au sujet de ses affaires.

Un court voyage en chemin de fer et une marche plus courte encore nous amenèrent à Fairbank, la modeste résidence du grand financier.

Fairbank était une maison quadrangulaire d'assez vastes dimensions construite en pierre blanche et un peu en retrait de la route. Une allée carrossable à double évolution encerclant une pelouse couverte de neige la reliait aux deux grandes grilles donnant accès à la propriété. Sur le côté droit, une petite barrière en bois, qui servait d'entrée de service, permettait, en suivant un étroit sentier bordé de haies soigneusement taillées, de gagner la porte de la cuisine. Sur le côté gauche, courait un petit chemin conduisant aux écuries, qui, lui, n'était pas englobé dans la propriété, car, bien que rarement utilisé, il était ouvert à tout le monde.

Holmes nous quitta devant la porte d'entrée et fit lentement le tour de la maison en commençant par la façade pour continuer ensuite par le sentier réservé aux fournisseurs et par le jardin de derrière et revenir enfin par le chemin des écuries. Son absence se

prolongea même si longtemps que M. Holder et moi finîmes par entrer dans la salle à manger afin d'attendre son retour au coin du feu.

Alors que nous étions silencieusement assis de la sorte en face l'un de l'autre, la porte s'ouvrit, et une jeune fille entra. Elle était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, mince et élancée, et avait des cheveux et des yeux de couleur sombre, qui, en raison de son extrême pâleur, paraissaient encore plus sombres qu'ils ne l'étaient en réalité. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu chez aucune femme pâleur aussi accusée que la sienne. Ses lèvres aussi étaient complètement exsangues, mais elle avait en revanche les yeux tout rougis à force d'avoir pleuré. En la voyant pénétrer silencieusement ainsi dans la pièce, j'eus l'impression que son chagrin était encore plus profond que celui du banquier, et c'était d'autant plus frappant qu'on la devinait très énergique et capable, par conséquent, de se dominer mieux qu'un autre.

Sans se préoccuper de ma présence, elle alla droit à son oncle et, d'un geste très féminin, lui caressa légèrement les cheveux.

– Vous avez demandé que l'on remette Arthur en liberté, dites, mon oncle ? demanda-t-elle.

– Non, non, mon enfant, il faut que cette affaire soit complètement éclaircie.

– Mais je suis tellement sûre qu'il est innocent. Vous savez combien nous sommes intuitives, nous autres femmes. Je suis convaincue qu'il n'a pas fait de mal, et que vous regretterez un jour d'avoir été si dur envers lui.

– Pourquoi refuse-t-il de parler, alors, s'il est innocent ?

– Qui sait ? Peut-être parce qu'il est exaspéré de voir que vous le soupçonnez ainsi.

– Comment ne le soupçonnerais-je pas dès lors que je l'ai surpris moi-même le diadème entre les mains ?

– Oh ! il ne l'avait pris que pour le regarder. Je vous en prie, rapportez-vous-en à moi : je vous donne ma parole qu'il est innocent. Laissez tomber l'affaire et qu'il n'en soit plus question. C'est si épouvantable de penser que notre cher Arthur est en prison !

– Non, jamais je ne laisserai tomber l'affaire tant que les pierres n'auront pas été retrouvées.., jamais, Mary ! Votre affection pour Arthur vous empêche de penser aux horribles conséquences qui en résulteront pour moi. Aussi, loin d'étouffer l'affaire, j'ai amené de Londres quelqu'un qui m'aidera à pousser les recherches encore plus loin.

– C'est monsieur ? questionna-t-elle en se retournant pour me regarder.

– Non, son ami. Il nous a priés de le laisser seul. Il est en ce moment du côté du chemin des écuries.

– Le chemin des écuries ? répéta-t-elle en levant ses noirs sourcils. Qu'espère-t-il donc découvrir par là ?... Ah ! le voici sans doute ?... J'espère, monsieur, que vous réussirez à prouver, comme j'en ai pour ma part l'intime conviction, que mon cousin Arthur est innocent du crime dont on l'accuse.

– Je partage entièrement votre avis, mademoiselle, et je compte bien arriver à rétablir la vérité, répondit Holmes en revenant sur ses pas pour essuyer sur le paillasson ses chaussures pleines de neige. C'est, je présume, à mademoiselle Mary Holder que j'ai l'honneur de parler ?... Vous permettez, mademoiselle, que je vous pose une ou deux questions ?

– Mais bien volontiers, monsieur, si cela peut vous aider dans vos recherches.

– Vous n'avez rien entendu cette nuit, pour votre part ?

– Rien, jusqu'au moment où mon oncle a commencé d'élever la voix. Dès que je l'entendis, je m'empressai de descendre.

– C'est vous qui aviez fermé la maison hier soir. Etes-vous bien sûre d'avoir rabattu le loquet de toutes les fenêtres ?

– Oui, monsieur.

– Et étaient-elles toutes, ce matin, telles que vous les aviez laissées hier soir ?

– Oui, monsieur.

– L'une de vos femmes de chambre a un amoureux, n'est-ce pas ? et si je ne me trompe, vous avez averti votre oncle qu'elle était allée le voir ?

– Oui, c'est elle qui a servi le café dans le salon, et il est possible qu'elle ait entendu ce que disait mon oncle au sujet du diadème.

– Ah, bon ! Et cela vous amène à supposer qu'elle aurait été en aviser son amoureux et que tous deux auraient combiné le vol ensemble ?

– A quoi bon se perdre ainsi en vagues conjectures ? s'écria le banquier avec impatience. Puisque je vous répète que j'ai surpris Arthur avec le diadème dans ses mains.

– Attendez un peu, monsieur Holder. Nous reparlerons de cela plus tard. Revenons à cette fille, mademoiselle. Vous l'avez vue rentrer par la porte de la cuisine, probablement ?

– Oui, en allant m'assurer que les verrous étaient bien poussés, je l'ai vue qui rentrait furtivement. J'ai même aperçu l'homme dans l'ombre.

– Vous le connaissez de vue ?

– Oh ! oui, c'est le fruitier qui nous livre nos légumes. Il s'appelle Francis Prosper.

– Il se tenait, poursuivit Holmes, à gauche de la porte… c'est-à-dire à quelques pas plus haut sur le sentier ?

– C'est cela.

– Et il a une jambe de bois ?

Une lueur d'inquiétude passa dans les yeux expressifs de la jeune fille.

– Ma parole, vous êtes un véritable sorcier ! s'écria-t-elle. Comment pouvez-vous savoir cela ?

Elle avait posé cette question en souriant, mais le masque grave et maigre de Sherlock Holmes était demeuré immuable.

– Je désirerais maintenant monter au premier, dit-il. Mais, auparavant, il faut que je retourne donner un coup d'œil à l'extérieur de la maison. J'ai besoin d'inspecter les fenêtres du rez-de-chaussée.

Il se mit aussitôt à les passer rapidement en revue l'une après l'autre, mais ne s'arrêta à proprement parler que devant celle du

vestibule, qui était assez grande et devant laquelle passait le chemin des écuries. En dernier lieu, il l'ouvrit et en examina attentivement le rebord à l'aide de sa loupe.

– Maintenant, nous allons pouvoir monter, annonça-t-il finalement.

Le cabinet de toilette du banquier était une petite pièce, fort simplement meublée et recouverte d'un tapis gris, dans laquelle on remarquait un bureau et un grand miroir.

Holmes alla d'abord au bureau et en étudia avec soin la serrure.

– De quelle clé s'est-on servi pour l'ouvrir ? s'informa t-il.

– De celle dont mon fils lui-même a parlé.., la clé de l'armoire du cabinet de débarras.

– Vous l'avez là ?

– C'est celle qui est ici sur la toilette.

Sherlock Holmes s'en saisit et ouvrit le bureau.

– Une serrure silencieuse, constata-t-il. Je ne m'étonne pas qu'on ne vous ait pas réveillé en la faisant fonctionner. C'est sans doute cet écrin qui renferme le diadème ? Regardons-le.

Il ouvrit l'écrin, en sortit le joyau et le posa sur la table. C'était une pièce magnifique, et les trente-six pierres étaient absolument incomparables. A l'une des extrémités, la monture était brisée net : c'est de là qu'avait été arrachée la partie supportant les trois pierres disparues.

– Tenez, monsieur Holder, dit Holmes, voici le coin qui faisait pendant à celui que l’on a soustrait. Puis-je vous demander de le casser ?

Le banquier recula d’horreur.

– Jamais je n’oserais faire cela, se récria-t-il.

– Alors, c’est moi qui le ferai, dit Holmes en tirant brusquement de toutes ses forces sur le diadème, sans toutefois réussir à le rompre.

« Je sens qu’il cède un peu, ajouta-t-il ; mais, bien que je possède une force exceptionnelle dans les doigts, je crois qu’il me faudrait un certain temps pour en venir à bout. Un homme ordinaire n’y parviendrait certainement pas. Enfin, en admettant que j’y réussisse, qu’arriverait-il, selon vous, monsieur Holder ? Cela ferait un bruit sec, comme un coup de revolver, soyez-en certain. Et vous prétendez dire que tout cela s’est passé à quelques pas de votre lit sans que vous ayez rien entendu ?

– Je ne sais que penser. C’est à n’y rien comprendre.

– Peut-être cela deviendra-t-il plus compréhensible avant peu. Qu’en pensez-vous, mademoiselle ?

– J’avoue que je suis toujours aussi embarrassée que mon oncle.

– Votre fils, monsieur Holder, ne portait ni chaussures, ni pantoufles lorsque vous l’avez vu ?

– Non, rien que son pantalon et sa chemise.

– Je vous remercie. Nous pouvons nous vanter d’avoir eu une chance extraordinaire au cours de cette enquête, et ce sera bien

notre faute si nous ne découvrons pas le mot de l'énigme. Avec votre permission, monsieur Holder, je vais à présent poursuivre mes recherches à l'extérieur.

Il sortit seul, conformément au désir qu'il avait exprimé, car, ainsi qu'il nous l'expliqua, de nouvelles empreintes de pas ne feraient que compliquer sa tâche. Au bout d'une longue heure de travail, il rentra enfin, les pieds pleins de neige et la physionomie aussi impénétrable que jamais.

– Je crois que, cette fois, j'ai vu tout ce qu'il y avait à voir, monsieur Holder, déclara-t-il. Il ne me reste plus qu'à rentrer chez moi.

– Mais les pierres, monsieur Holmes, où sont-elles ?

– Je ne puis vous le dire.

Le banquier se tordit les mains.

– Jamais je ne les reverrai maintenant ! gémit-il. Et mon fils ? Vous avez de l'espoir ?

– Mon opinion ne s'est aucunement modifiée.

– Alors, pour l'amour du ciel, que s'est-il tramé chez moi cette nuit ?

– Si vous voulez bien me rendre visite demain matin entre neuf et dix, je ferai mon possible pour vous fournir les éclaircissements que vous désirez. Mais il est bien entendu, n'est-ce pas ? que vous me donnez carte blanche du moment que je rentre en possession des pierres et que vous vous engagez à me défrayer de tous les frais que cela aura pu entraîner ?

– Je donnerais ma fortune entière pour les retrouver.

– Très bien. J'étudierai la question d'ici là. Au revoir. Il se peut que je sois obligé de revenir ici avant ce soir.

Je me rendais très bien compte que mon compagnon avait d'ores et déjà son opinion, mais je n'avais toujours pas la moindre idée de ce qu'elle pouvait être. En regagnant Londres avec lui, j'essayai plusieurs fois de le sonder sur la question, mais il faisait toujours dévier la conversation aussitôt, de sorte qu'à la fin je dus y renoncer. Il n'était pas encore trois heures quand nous rentrâmes. Holmes passa aussitôt dans sa chambre et en ressortit peu après sous les apparences d'un vulgaire vagabond. Avec son col relevé, son paletot crasseux et râpé, sa cravate rouge et ses chaussures éculées, il en avait le type accompli.

– Je crois que cela pourra aller, dit-il après s'être regardé dans la glace qui surmontait la cheminée. J'aurais bien voulu vous emmener avec moi, Watson, mais je crois qu'il est préférable que j'y aille seul. Peut-être suis-je sur la bonne piste, peut-être vais-je faire un fiasco complet ; en tout cas, je ne tarderai pas à le savoir. J'espère être de retour dans quelques heures.

Il alla au buffet, se coupa une tranche de bœuf qu'il glissa entre deux morceaux de pain et, muni de ce frugal repas, partit immédiatement en expédition.

J'achevais tout juste de prendre mon thé lorsqu'il rentra, de fort bonne humeur, cela se voyait, en balançant au bout de ses doigts une vieille bottine à élastiques qu'il jeta dans un coin.

– Je suis seulement venu vous dire un petit bonjour en passant, me dit-il en se versant une tasse de thé ; je repars tout de suite.

– Où cela ?

– Oh ! à l’autre bout du West End. Je ne rentrerai peut-être pas de bonne heure. Si je tardais trop, ne m’attendez pas.

– Ça marche ?

– Comme ci, comme ça. Je n’ai pas à me plaindre. Depuis que je vous ai quitté, je suis retourné à Streatham, mais je ne suis pas entré dans la maison. C’est un charmant petit problème, et j’aurais été navré de ne pas l’avoir étudié. Mais assez babillé comme cela ; il est temps que j’aille me dépouiller de cette innommable défroque pour reprendre ma tenue correcte habituelle.

Je voyais très bien, rien qu’à sa façon d’être, qu’il était beaucoup plus satisfait qu’il ne voulait le laisser paraître. Ses yeux pétillaient, et ses joues ordinairement blêmes s’étaient même un peu colorées. Il passa rapidement dans sa chambre et, quelques minutes après, la porte du vestibule, claquée bruyamment, m’annonça qu’il s’était à nouveau mis en route pour une de ces parties de chasse qui lui procuraient tant de plaisir.

Je l’attendis jusqu’à minuit, mais, voyant qu’il ne revenait pas, je me décidai à aller me coucher. Son retard n’était pas pour me surprendre d’ailleurs, car, lorsqu’il se lançait sur la piste d’un criminel, il n’était pas rare qu’il s’absentât pendant plusieurs jours et plusieurs nuits de suite. A quelle heure rentra-t-il ? Je l’ignore ; toujours est-il que, le lendemain matin, quand je descendis prendre mon petit déjeuner, je le trouvai déjà à table, une tasse de café d’une main et son journal de l’autre, avec un air aussi frais et dispos que s’il avait passé toute la nuit dans son lit.

– Vous m’excuserez d’avoir commencé sans vous, Watson, me dit-il ; mais vous vous rappelez que notre client doit venir d’assez bonne heure ce matin.

– C’est vrai, il est déjà neuf heures passées, répondis-je. Tenez, c’est peut-être bien lui. Il m’a semblé entendre sonner.

De fait, c'était notre ami le financier. Je fus stupéfait de voir le changement qui s'était opéré en lui, car sa figure, hier encore si large et si pleine, était maintenant toute défaite et toute creuse, et l'on eût dit que ses cheveux avaient encore blanchi. Il fit son entrée d'un air las et abattu, encore plus pénible à voir que son exaltation de la veille, et se laissa tomber lourdement dans un fauteuil que j'avais poussé vers lui.

– Je ne sais pas ce que j'ai pu faire pour être si cruellement éprouvé, soupira-t-il. Il y a deux jours encore, j'étais en plein bonheur et en pleine prospérité, sans aucun souci au monde. A présent, me voici, à mon âge, condamné au déshonneur et à la solitude. Tous les malheurs s'abattent sur moi en même temps. Ma nièce Mary m'a abandonné.

– Elle vous a abandonné ?

– Oui. On a trouvé ce matin son lit intact, sa chambre vide et ce billet à mon nom sur la table du vestibule. Je lui avais dit hier soir, avec chagrin mais sans colère, que, si elle avait épousé mon fils, tout cela ne serait pas arrivé. J'ai peut-être eu tort de lui faire cette réflexion, car c'est à cela qu'elle fait allusion dans le billet qu'elle m'a laissé en partant :

« MON ONCLE CHÉRI,

Je me rends compte que j'ai été la cause du malheur qui vous accable et que, si j'avais agi différemment, ce malheur ne vous aurait peut-être pas été infligé. Sans cesse obsédée par cette pensée, je sens que je ne pourrai plus vivre heureuse sous votre toit, et mieux vaut que je vous quitte pour toujours. Ne vous tourmentez pas au sujet de mon avenir, il est assuré, et surtout ne me cherchez pas, car ce serait vous donner un mal inutile et ne m'aiderait en rien, au contraire. Vivante ou morte, je continuerai toujours à vous aimer tendrement.

Mary »

« Qu'a-t-elle voulu dire en m'écrivant cela, monsieur Holmes ? Faut-il en conclure qu'elle songerait à se suicider ?

– Non, non, pas le moins du monde. Tout compte fait, c'est peut-être ce qui pouvait arriver de mieux. J'espère, monsieur Holder, que vous serez bientôt au bout de vos peines.

– Le ciel vous entende, monsieur Holmes ! Mais, pour me dire cela, il faut que vous ayez appris quelque chose. Oui, vous avez sûrement découvert du nouveau. Où sont les pierres ?

– Trouveriez-vous excessif de les payer mille livres pièce ?

– J'en donnerais dix de bon cœur.

– Ce serait inutile. Trois mille livres pour les trois suffiront amplement. Mais il y a aussi une petite récompense, n'est-ce pas ? Vous avez votre carnet de chèques sur vous ?... Bon, voici une plume. Inscrivez quatre mille livres en bloc.

Tout ahuri, le banquier signa le chèque demandé. Holmes alla à son bureau, y prit dans un tiroir un petit morceau d'or triangulaire sur lequel étaient enchâssés trois béryls et le jeta sur la table.

Avec un cri de joie, notre client s'en saisit.

– Vous les avez ! balbutia-t-il. Je suis sauvé !... Sauvé !

Il manifestait sa joie avec autant d'expansion qu'il avait manifesté auparavant sa douleur et pressait frénétiquement contre sa poitrine les pierres retrouvées.

– Mais vous avez une autre dette à acquitter, monsieur Holder, reprit d'une voix plus dure Sherlock Holmes.

– Une autre dette ? répéta le banquier. Fixez votre prix ; je vais vous régler cela tout de suite.

– Non, il ne s'agit pas de moi. Ce que vous devez, ce sont de très humbles excuses à votre fils, ce noble garçon, qui s'est conduit en cette pénible circonstance comme je serais fier de voir mon fils le faire si j'avais le bonheur d'en avoir un.

– Ce n'est donc pas Arthur qui avait pris les pierres ?

– Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète aujourd'hui : non, ce n'est pas lui.

– Vous en êtes sûr ? Alors, courons vite le retrouver pour lui annoncer tout de suite que nous avons découvert la vérité.

– Il le sait déjà. Après avoir tout tiré au clair, j'ai eu un entretien avec lui, et, comme il me refusait de me rien dire, c'est moi qui ai parlé pour lui montrer que je savais tout. Alors il a bien été forcé de m'avouer que j'avais raison et m'a mis au courant de quelques détails qui m'échappaient encore. Mais, quand il saura que vous connaissez la vérité, peut-être se décidera-t-il à sortir de sa réserve.

– Alors, pour l'amour du ciel, donnez-moi la clé de cette extraordinaire énigme !

– Très volontiers, et je vous montrerai en même temps comment je m'y suis pris pour la découvrir. Mais laissez-moi d'abord vous expliquer ce qui sera pour moi le plus pénible à dire et pour vous le plus pénible à entendre. Une intrigue s'est nouée entre sir George Burnwell et votre nièce Mary, et ils viennent de s'enfuir ensemble.

– Ma Mary ? Impossible !

– C'est malheureusement plus que possible, c'est certain. Ni vous ni votre fils ne connaissiez la véritable personnalité de cet homme lorsque vous l'avez admis dans votre intimité. C'est l'un des plus dangereux individus d'Angleterre, un joueur ruiné, un coquin capable des pires canailleries, un homme sans cœur et sans conscience. Votre nièce n'avait jamais eu affaire à des gens de cette espèce. Lorsqu'il lui a juré qu'il l'aimait, comme il l'avait fait à cent autres avant elle, elle se figurait être la seule à lui avoir jamais inspiré un tel sentiment. Le diable seul pourrait dire de quels mots il s'est servi pour la subjuguer, mais toujours est-il qu'elle finit par n'être plus qu'un jouet entre ses mains et qu'elle avait, presque chaque soir, des rendez-vous avec lui.

– Je ne peux pas, je ne veux pas croire une chose semblable ! s'écria le banquier, dont la figure était devenue livide.

– Eh bien ! je vais vous raconter ce qui s'est passé dans votre maison l'autre nuit. Votre nièce, lorsqu'elle crut que vous étiez retiré dans votre chambre, descendit furtivement au rez-de-chaussée et parla à son amoureux à la fenêtre qui donne sur le chemin des écuries. Il demeura auprès d'elle fort longtemps, comme le prouvaient les empreintes de ses pas qui avaient complètement traversé la neige. Elle lui parla du diadème, ce qui excita sa cupidité de gredin, et il la plia à sa volonté. Je suis persuadé qu'elle vous aimait de tout son cœur, mais il est des femmes chez qui l'amour l'emporte sur toutes les autres affections, et j'ai idée qu'elle doit être de celles-là. A peine avait-elle eu le temps d'écouter les indications qu'il lui donnait qu'elle vous vit descendre l'escalier. Alors elle s'empressa de refermer la fenêtre et vous parla de l'escapade de la femme de chambre avec son amoureux à jambe de bois, ce qui d'ailleurs était parfaitement réel.

« Votre fils Arthur monta se coucher peu après la conversation qu'il avait eue avec vous, mais il dormit mal en raison de l'inquiétude que lui donnaient ses dettes de jeu. Vers le milieu de la nuit, ayant entendu un pas léger passer devant la porte de sa chambre, il se leva, regarda dans le couloir et eut la surprise de voir sa cousine le traverser sur la pointe des pieds et disparaître ensuite dans votre cabinet de toilette. Pétrifié de stupéfaction, il enfila à la hâte son pantalon et attendit dans l'obscurité, curieux de savoir ce qui allait se passer. Au bout de quelques instants, votre nièce ressortit, et, à la lueur de la lampe qui éclairait le couloir, votre fils s'aperçut qu'elle tenait le précieux diadème entre ses mains. Il la laissa descendre l'escalier et, tout frémissant d'horreur, courut sans bruit se cacher derrière la tenture qui est près de votre porte, à une place d'où il pouvait observer ce qui se passait dans le vestibule en bas. Il vit alors sa cousine ouvrir silencieusement la fenêtre, tendre le diadème au-dehors à quelqu'un que l'obscurité rendait invisible, puis refermer la fenêtre et regagner rapidement sa chambre en passant tout près de l'endroit où il se tenait caché derrière la tenture.

« Tant qu'elle était là, il ne pouvait intervenir sans compromettre irrémédiablement cette jeune fille qu'il aimait. Mais, dès qu'elle fut disparue, il comprit quel désastre ce serait pour vous et l'importance qu'il y avait à le réparer. Alors, pieds nus, tel qu'il était, il se précipita en bas de l'escalier, sauta dans la neige et partit en courant à travers le chemin des écuries, où il entrevoyait une silhouette sombre devant lui sous le clair de lune. Sir George Burnwell essaya de l'esquiver, mais Arthur le rattrapa, et une lutte s'engagea entre eux, votre fils tirant le diadème d'un côté pendant que son adversaire tirait de l'autre. Au cours de la bagarre, votre fils frappa sir George d'un coup de poing qui lui fit une blessure au-dessus de l'œil. Puis quelque chose se rompit net, et votre fils, emportant le diadème, rentra en courant, referma la fenêtre et remonta dans votre cabinet de toilette. C'est au moment où il venait de constater que le diadème avait été tordu dans la lutte et où il s'efforçait de le redresser que vous l'avez surpris.

– Est-ce possible ? balbutia le banquier.

– Et vous l'avez exaspéré en l'outrageant odieusement à l'instant même où vous auriez dû, au contraire, le remercier chaleureusement. Du reste, il n'aurait pu vous expliquer la vérité qu'en dénonçant cette jeune fille qui, pourtant, ne méritait pas d'égards, et chevaleresque jusqu'au bout, il préféra se taire plutôt que de la trahir.

– Voilà donc pourquoi elle a poussé ce cri et a perdu connaissance, s'écria M. Holder. O mon Dieu, faut-il que j'aie été assez aveugle et stupide ! Et Arthur qui m'avait demandé de lui permettre de sortir cinq minutes ! Le brave garçon voulait retourner voir si le morceau qui manquait n'était pas resté à l'endroit où il s'était battu.

« Comme je l'ai mal jugé !

– A mon arrivée à la maison, poursuivit Holmes, mon premier soin fut d'en faire soigneusement le tour afin de m'assurer s'il n'y avait pas sur la neige des empreintes susceptibles de me mettre sur la voie. Je savais qu'il n'avait pas neigé à nouveau depuis la veille au soir et que, comme il avait gelé très fort pendant la nuit, les empreintes, s'il en existait, seraient demeurées intactes. Je commençai par longer le sentier des fournisseurs, mais je m'aperçus que tout y avait été piétiné et qu'il serait impossible de rien reconnaître. Un peu plus loin, par contre, au-delà de la porte de la cuisine, je constatai qu'une femme était restée debout à la même place, en conversation avec un homme dont l'une des empreintes, petite et ronde, montrait qu'il avait une jambe de bois. Je pus même me rendre compte qu'ils avaient été dérangés, attendu que la femme était revenue en courant vers la porte, ainsi que le prouvaient ses traces, profondes à la pointe et légères au talon, tandis que l'homme à la jambe de bois, après avoir attendu encore un peu, avait fini par s'en aller. Je pensai tout de suite qu'il s'agissait peut-être de la

servante et de son amoureux, dont vous m'aviez parlé, et, renseignements pris, je vis que je ne m'étais pas trompé. En faisant le tour du jardin, je ne relevai pas autre chose que des empreintes sans but déterminé que je présumai avoir été produites par les policiers ; mais, une fois dans le chemin des écuries, j'y découvris, écrite devant moi sur la neige, une histoire très longue et très complexe.

« Il y avait là deux doubles lignes d'empreintes : les premières produites par un homme chaussé ; les secondes, je le constatai avec joie, appartenant à un homme ayant marché nu-pieds. D'après le récit que vous m'aviez fait, j'acquis immédiatement la conviction que ce dernier était votre fils. Le premier avait marché en venant et en repartant, mais l'autre avait couru rapidement et, comme l'empreinte de son pied nu recouvrait par endroits celui de l'homme chaussé, il était évident qu'il avait dû passer après lui. Je les suivis, et je vis qu'elles aboutissaient à la fenêtre du vestibule, où l'homme chaussé avait foulé toute la neige à force d'attendre. Ensuite, je repris cette piste en sens inverse jusqu'à l'emplacement où elle se terminait, à une centaine de mètres de là, dans le chemin des écuries. Je vis le demi-tour décrit par l'homme chaussé lorsqu'il était revenu sur ses pas, l'emplacement où la neige était toute piétinée comme si une lutte y avait eu lieu, et finalement quelques gouttes de sang qui me confirmèrent dans cette supposition. L'homme chaussé avait ensuite couru le long du chemin, et je retrouvai plus loin quelques nouvelles traces de sang qui me prouvèrent que c'était lui qui avait été blessé ; mais, quand j'arrivai à la grand-route, je vis qu'on l'avait déblayée et qu'il ne subsistait par conséquent plus aucune trace de ce côté.

« En revanche, lorsque, en pénétrant dans la maison, j'examinai, comme il vous en souvient, à la loupe, le rebord de la boiserie de la fenêtre du vestibule, je pus tout de suite me rendre compte que quelqu'un l'avait franchie, car on distinguait nettement les contours d'un pied humide qui s'y était posé en rentrant.

« Je commençai alors à pouvoir me former une opinion sur ce qui avait dû se passer. Un homme avait attendu devant la fenêtre et quelqu'un lui avait apporté les pierres ; votre fils avait été témoin de la scène, s'était élancé à la poursuite du voleur, avait lutté avec lui, chacun tirant de son côté sur le diadème et provoquant ainsi une rupture que ni l'un ni l'autre n'aurait pu effectuer à lui tout seul. Finalement, il était revenu à la maison, en possession du joyau reconquis dont il avait cependant laissé une portion aux mains de son adversaire. Jusque-là, tout était parfaitement clair. Ce qu'il s'agissait maintenant de découvrir, c'est qui était le voleur et qui lui avait livré le diadème.

« En vertu d'une maxime dont j'ai depuis longtemps vérifié la justesse, lorsque l'on a écarté d'un problème tous les éléments impossibles, ce qui reste, si invraisemblable que cela puisse paraître, est forcément la vérité. Étant donné que ce n'était pas vous qui aviez livré le diadème, ce ne pouvait être que votre nièce ou l'une des servantes. Mais, si c'était une servante, quelle raison aurait eu votre fils de se laisser accuser à sa place ? Aucune, n'est-ce pas ? Tandis que, du fait qu'il aimait sa cousine, il était tout naturel qu'il n'eût pas voulu la trahir, surtout puisqu'il s'agissait d'un secret dont la révélation l'aurait déshonorée. Me rappelant que vous l'aviez vue à la fenêtre et qu'elle s'était plus tard évanouie lorsqu'elle avait aperçu le diadème, je passai immédiatement du domaine de la simple conjecture à celui de la certitude absolue.

« Ceci posé, quel pouvait être son complice ? Quelqu'un qu'elle aimait, incontestablement, car quel autre aurait pu lui faire oublier l'affection et la reconnaissance qu'elle devait avoir pour vous ? Je savais que vous sortiez peu, et que votre cercle d'amis était fort restreint. Mais, parmi ces derniers, figurait sir George Burnwell, et j'avais déjà entendu parler de lui comme d'un vil suborneur. Il y avait donc tout lieu de penser que l'homme chaussé n'était autre que lui et que, par conséquent, c'était lui qui avait en sa possession les trois pierres disparues. Même se sachant découvert par Arthur, il pouvait se considérer à l'abri des

poursuites, car votre fils, en le dénonçant, aurait voué au déshonneur sa propre famille.

« Votre seul bon sens suffira à vous faire deviner quelles mesures je pris ensuite. Sous les apparences d'un vagabond, je me rendis à la maison de sir George, m'arrangeai pour lier connaissance avec son valet de chambre, appris de cette façon que son maître avait été blessé la nuit précédente, et finalement, moyennant six shillings, acquis la preuve dont j'avais besoin en achetant une de ses vieilles paires de chaussures que je rapportai à Streatham et qui, ainsi que je l'avais prévu, s'adaptaient exactement aux empreintes.

– J'ai vu en effet un vagabond mal vêtu hier dans le chemin, dit M. Holder.

– Précisément. C'était moi. Alors, sûr désormais de mon fait, je rentrai chez moi me changer. Mais le rôle qu'il allait me falloir jouer ensuite était d'une délicatesse extrême, car, pour éviter tout scandale, il était nécessaire d'éviter l'intervention de la police, et je savais qu'un gredin aussi avisé que celui auquel nous avions affaire nous tiendrait par-là complètement paralysés. J'allai donc le voir moi-même. Bien entendu, il commença par tout nier, puis, quand il s'aperçut que j'étais capable de lui raconter en détail tout ce qui s'était passé, il essaya de faire le bravache et s'arma d'un casse-tête qu'il avait décroché au mur. Mais je connaissais mon homme, et je lui braquai mon revolver à la tête sans lui laisser le temps de frapper. Alors, il commença à se montrer un peu plus raisonnable. Je lui expliquai que nous étions prêts à lui verser une indemnité en échange des pierres qu'il détenait : un millier de livres pour chaque. Cela lui arracha pour la première fois des paroles de regret.

« – Le diable m'emporte ! s'écria-t-il. Je les ai lâchées toutes les trois pour six cents livres.

« J’eus tôt fait de lui faire dire l’adresse du receleur auquel il les avait cédées, en lui promettant qu’aucune plainte ne serait déposée contre lui. Je m’y rendis aussitôt et, après bien des marchandages, je parvins à me faire rendre les pierres à raison de mille livres pièce. Ce résultat obtenu, je passai prévenir votre fils que tout était arrangé et, de là, rentrai me coucher vers deux heures du matin, après ce qui peut s’appeler une bonne journée de travail.

– Une journée qui a épargné à l’Angleterre un gros scandale politique, ajouta le banquier en se levant. Monsieur Holmes, je ne sais vraiment pas comment vous exprimer ma reconnaissance, mais vous verrez cependant que vous n’avez pas eu affaire à un ingrat. Votre habileté surpasse véritablement tout ce que l’on m’en avait dit. Et maintenant, il faut que je coure retrouver mon cher fils, afin de lui demander pardon de tout le mal que je lui ai fait. Quant à ce que vous me dites de ma Mary, j’en ai le cœur littéralement brisé. Sans doute ne pourrez-vous pas, en dépit de toute votre habileté, me dire où elle est maintenant ?

– Je crois pouvoir vous affirmer, sans crainte de me tromper, répliqua Holmes, qu’elle est là où se trouve sir George Burnwell. Et il est non moins certain que, si grande qu’ait pu être sa faute, le châtiment qui l’attend sera bien plus grand encore.

Toutes les aventures de Sherlock Holmes

Liste des quatre romans et cinquante-six nouvelles qui constituent les aventures de Sherlock Holmes, publiées par Sir Arthur Conan Doyle entre 1887 et 1927.

Romans

* Une Étude en Rouge (novembre 1887)
* Le Signe des Quatre (février 1890)
* Le Chien des Baskerville (août 1901 à mai 1902)
* La Vallée de la Peur (sept 1914 à mai 1915)

Les Aventures de Sherlock Holmes

* Un Scandale en Bohême (juillet 1891)
* La Ligue des Rouquins (août 1891)
* Une Affaire d'Identité (septembre 1891)
* Le mystère de la vallée de Boscombe (octobre 1891)
* Les Cinq Pépins d'Orange (novembre 1891)
* L'Homme à la Lèvre Tordue (décembre 1891)
* L'Escarboucle Bleue (janvier 1892)
* Le Ruban Moucheté (février 1892)
* Le Pouce de l'Ingénieur (mars 1892)
* Un Aristocrate Célibataire (avril 1892)
* Le Diadème de Beryls (mai 1892)
* Les Hêtres Rouges (juin 1892)

Les Mémoires de Sherlock Holmes

* Flamme d'Argent (décembre 1892)
* La Boite en Carton (janvier 1893)
* La Figure Jaune (février 1893)
* L'Employé de l'Agent de Change (mars 1893)
* Le Gloria-Scott (avril 1893)
* Le Rituel des Musgrave (mai 1893)
* Les Propriétaires de Reigate (juin 1893)

* Le Tordu (juillet 1893)
* Le Pensionnaire en Traitement (août 1893)
* L'Interprète Grec (septembre 1893)
* Le Traité Naval (octobre / novembre 1893)
* Le Dernier Problème (décembre 1893)

Le Retour de Sherlock Holmes

* La Maison Vide (26 septembre 1903)
* L'Entrepreneur de Norwood (31 octobre 1903)
* Les Hommes Dansants (décembre 1903)
* La Cycliste Solitaire (26 décembre 1903)
* L'École du prieuré (30 janvier 1904)
* Peter le Noir (27 février 1904)
* Charles Auguste Milverton (26 mars 1904)
* Les Six Napoléons (30 avril 1904)
* Les Trois Étudiants (juin 1904)
* Le Pince-Nez en Or (juillet 1904)
* Un Trois-Quarts a été perdu (août 1904)
* Le Manoir de L'Abbaye (septembre 1904)
* La Deuxième Tâche (décembre 1904)

Son Dernier Coup d'Archet

* L'aventure de Wisteria Lodge (15 août 1908)
* Les Plans du Bruce-Partington (décembre 1908)
* Le Pied du Diable (décembre 1910)
* Le Cercle Rouge (mars/avril 1911)
* La Disparition de Lady Frances Carfax (décembre 1911)
* Le détective agonisant (22 novembre 1913)
* Son Dernier Coup d'Archet (septembre 1917)

Les Archives de Sherlock Holmes

* La Pierre de Mazarin (octobre 1921)
* Le Problème du Pont de Thor (février et mars 1922)
* L'Homme qui Grimpait (mars 1923)

* Le Vampire du Sussex (janvier 1924)
* Les Trois Garrideb (25 octobre 1924)
* L'Illustre Client (8 novembre 1924)
* Les Trois Pignons (18 septembre 1926)
* Le Soldat Blanchi (16 octobre 1926)
* La Crinière du Lion (27 novembre 1926)
* Le Marchand de Couleurs Retiré des Affaires (18 décembre. 1926)
* La Pensionnaire Voilée (22 janvier 1927)
* L'Aventure de Shoscombe Old Place (5 mars 1927)

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.coolmicro.org/livres.php

—

3 décembre 2003

—

- Sites WEB à consulter sur Sherlock Holmes :

http://www.sshf.com/ Le site de référence de la Société Sherlock Holmes de France

http://www.sherlock-holmes.org/

http://conan.doyle.free.fr/

- Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Si vous désirez les faire paraître sur votre site, ils ne doivent pas être altérés en aucune sorte. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

- Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À CONTRIBUER À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**